

DES FAITS COMME DÉFIS

Exposition collective
à la Fondation Bullukian,
du 19.09.26 au 19.12.26



DES FAITS COMME DÉFIS

Exposition collective avec Chloé Azzopardi, Rodrigo Braga, Odonchimeg Davaadorj, Lelia Demoisy, Tamas Dezsö, Sara Favriau, Alice Gauthier, Léa Habourdin, Antinea Jimena, Laurent Lafolie, Fabien Mérelle, Florian Mermin, Gina Pane et le film *La Nuit du Papillon*.

au centre d'art de la Fondation Bullukian (26 place Bellecour, Lyon 2)
du 19 septembre au 19 décembre 2026.

Exposition développée à partir du film *La Nuit du Papillon*, réalisé par Nadja Anane et produit par Déborah da Silva.

Commissariat : Fanny Robin, directrice artistique de la Fondation Bullukian.

SOMMAIRE

4	Exposition <i>Des faits comme défis</i>
6	Les artistes
14	Entretien
19	Autour de l'exposition <i>Des faits comme défis</i>
20	Sélection de visuels
22	Bullu'lab - Exposition de Kirtika Kain
24	La 18 ^{ème} Biennale de Lyon, art contemporain
26	La Fondation Bullukian
28	Informations pratiques et contacts presse

L'EXPOSITION DES FAITS COMME DÉFIS

« Ce n'est plus un constat, c'est une évidence. Un péril sournois qui arrive sans prévenir, actionné par la main de l'homme. »

Julia Butterfly Hill. *De Sève et de Sang*

Elle s'appelle Julia, elle n'a que 23 ans et se sent minuscule face au monde qui l'entoure. Pourtant, après 738 jours de résistance seule au sommet d'un séquoia millénaire, elle réussit à faire basculer toute une économie en place en faisant plier le système. Tel est le point de départ de cette exposition *Des faits comme défis*, développée à partir du film *La Nuit du Papillon*, réalisé par Nadja Anane et produit par Déborah da Silva.

Depuis plusieurs décennies, notre planète connaît des bouleversements inédits, désormais visibles et souvent irréversibles, c'est un fait. L'état actuel de la nature témoigne de l'accélération des transformations qui affectent nos arbres, nos forêts et nos écosystèmes. Tous subissent les effets conjugués de la déforestation, de l'exploitation intensive des ressources et des dérèglements climatiques qui laissent derrière eux des paysages fragmentés, des cours d'eau altérés et des territoires profondément transformés.

Pourtant, sans jamais se résigner, des femmes et des hommes choisiront d'en faire leurs défis. Ils feront de cette réalité le socle d'un engagement fort, considérant que la défense du vivant est non seulement un combat intellectuel et physique, mais aussi un acte de transmission et d'espérance.

En réunissant quatorze artistes de générations différentes, venus d'horizons géographiques variés, cette exposition fait émerger des voix singulières autour de la question de l'engagement ainsi qu'une réflexion collective sur les liens qui unissent les êtres humains autour des enjeux du vivant.

Fanny Robin
Directrice artistique et commissaire de l'exposition



CHLOÉ AZZOPARDI

Née en 1994 à Rueil Malmaison. Vit et travaille à Paris.

Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Poitiers et d'Angoulême en 2018, Chloé Azzopardi travaille à la fois la photographie, la performance et l'installation. Elle s'intéresse à l'écologie, aux nouvelles technologies, et aussi à la construction d'imaginaires pensés comme des alternatives aux modèles capitalistes.



Portrait de Chloé Azzopardi
© DR

L'artiste ouvre des pistes de réflexion autour de ce que pourrait être l'imaginaire d'une nouvelle technologie basée principalement sur la nature et l'écologie. Sa pratique s'inscrit dans une réflexion nourrie par le concept de sympoïèse. Développé notamment par Donna Haraway, philosophe et sociologue américaine née en 1944, ce concept propose de penser les écosystèmes comme des réseaux d'interdépendance.

La série *Non technological devices* interroge la place du corps et des objets dans nos modes de vie. L'artiste imagine alors des dispositifs qui évoquent à la fois des technologies issus de la science-fiction et des artefacts : l'objet n'est pas une entrave pour le corps, mais fait plutôt figure de prolongation. Ainsi, l'artiste invite le spectateur à réfléchir à son rapport aux technologies, à leurs utilisations et aux conséquences qu'elles peuvent avoir sur notre environnement.

RODRIGO BRAGA

Né en 1976 à Manaus (Brésil). Vit et travaille à Paris.

Diplômé de l'Université Fédérale de Pernambuco (Brésil) en 2002, Rodrigo Braga développe une pratique artistique centrée sur les questions environnementales, notamment liées à la transformation, à l'hybridation, aux tensions écologiques et à la survie des espèces. À travers la photographie, la vidéo et l'installation, l'artiste fait du corps un espace d'expérimentation, de transformation et d'hybridation. Il interroge ainsi nos capacités d'anticipation, de contrôle ou même de résilience.



Portrait de Rodrigo Braga
© DR

Dans sa pratique, il transforme la photographie en champ d'expérience, de mémoire et de réparation, dans laquelle il se met lui-même en scène.

Il y présente le feu comme un élément critique d'un monde en perpétuelle combustion. Cet élément devient ainsi le symbole d'un équilibre fragile entre la destruction et le recommencement, la fin et le renouveau. L'œuvre pose également un regard critique sur l'Anthropocène, époque marquée par l'influence déterminante des activités humaines sur les équilibres et les transformations de la Terre.

L'artiste est représenté par la galerie SALON/H (Paris).

ODONCHIMEG DAVAADORJ

Née en 1990 à Darkhan (Mongolie).
Vit et travaille entre Saint-Gratien et Paris.

Odonchimeg Davaadorj quitte son pays, la Mongolie, pour poursuivre ses études en République tchèque, avant d'intégrer l'École nationale supérieure d'Art Paris-Cergy, où elle obtient son diplôme en 2016.



Portrait d'Odonchimeg Davaadorj
© Chantapitch Wiwatchakamol

L'artiste développe une pratique plurielle qui mêle différents matériaux et techniques, comme la peinture, le dessin, la céramique ou encore la performance. Les figures animales et végétales occupent une place centrale dans son iconographie : arbres, racines, papillons, oiseaux et corps féminins s'entrelacent et s'unissent dans des compositions organiques. Ses préoccupations tournent autour de la question du féminisme et de l'environnement, notamment lorsqu'elle explore les transformations des corps, leur résilience et leur interdépendance.

Sa série *Hera, in concreto* présente des sculptures hybrides réalisées en grès émaillé. À mi-chemin entre le papillon et le visage humain, ces œuvres, façonnées à la main, créent un lien intime entre l'humain et son environnement.

L'artiste est représentée par la galerie Backslash (Paris).

LÉLIA DEMOISY

Née en 1991 à Paris. Vit et travaille à Montainville.

Diplômée de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 2015, Lélia Demoisy consacre ses recherches aux relations que les individus entretiennent avec le monde végétal.

Le projet *Cedrus Deodara* se construit autour d'un cèdre de l'Himalaya vieux de 80 ans, auprès duquel l'artiste a grandi en région parisienne. À la veille de l'abattage de cet arbre pourtant en bonne santé, l'artiste décide alors de récolter son bois, son pollen, son écorce et surtout ses graines. Marquée par cette disparition, elle utilise les graines et en sème une partie. C'est ainsi que 200 jeunes pousses voient le jour et seront plantées afin de disperser le patrimoine génétique de l'arbre d'origine. Chacun des plants est protégé avec un statut d'œuvre d'art attesté par un certificat d'originalité unique.



Portrait de Lélia Demoisy
© Michael Huard

Depuis, Lélia Demoisy continue de développer cet ensemble d'œuvres dans une démarche de réparation et de transmission. Elle transforme la perte en un acte de création, explorant les multiples dimensions de l'existence de l'arbre. Cette démarche soulève des réflexions plus larges autour de notre attachement au vivant, du soin que nous lui portons, du deuil environnemental et de la capacité de régénération du monde végétal.

L'artiste est représentée par la galerie By Lara Sedbon (Paris).

LES ARTISTES

TAMAS DEZSÖ

Né en 1978 à Budapest (Hongrie). Vit et travaille Budapest.

Formé au photojournalisme, Tamas Dezsö s'intéresse aux notions d'identité en explorant les liens entre les formes de vie humaines et végétales. À travers la photographie, la sculpture et l'installation, l'artiste explore la matière, la temporalité de la vie végétale, tout en développant une réflexion écologique.



Portrait de Tamas Dezsö
© DR

L'œuvre *Ladder* est composée de branches et d'écorces naturellement tombées au sol, collectées sur plusieurs années, et est constituées de 52 arbres anciens répartis à travers le monde. Les arbres, vieux de plusieurs siècles, portent en eux un héritage culturel, une importance religieuse ou même juridique. L'œuvre est accompagnée d'une liste indiquant la provenance de chacun des arbres.

À travers cette œuvre, l'artiste oppose les temporalités humaines et végétales : l'humain est centré sur le présent, l'événement, inscrit dans une temporalité linéaire et limitée. Le temps végétal, lui, est cyclique, impliquant adaptation, répétition et renouveau. Les arbres millénaires survivent aux humains, aux peuples, et aux bouleversements. Ils sont les seuls témoins de tant d'années passées.

L'artiste est représenté par la galerie Einspach & Czapolai (Budapest).

SARA FAVRIAU

Née en 1983 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2007, le travail de Sara Favriau est profondément lié aux enjeux environnementaux contemporains.

La pratique de l'artiste s'appuie sur l'exploration et la réappropriation de savoir-faire traditionnels ainsi que de techniques ancestrales, souvent hérités de cultures anciennes ou extra-occidentales. L'œuvre trouve ainsi pleinement son sens dans son propre processus de transformation, tout en interrogeant la relation que l'humanité entretient avec le monde naturel et la possibilité de renouer avec un certain équilibre.



Portrait de Sara Favriau
© Anaïs Veignant

L'œuvre *Le brin d'une herbe jaillit à qui la vie déborde* est composée d'une grume en pin d'Alep, d'un balancier en eucalyptus, d'un arbuste et de cordes en chanvre. L'artiste expérimente le modelage du bois par combustion, une technique où le feu devient l'outil de sculpture. Ce tronc métamorphosé devient ainsi une pirogue polynésienne traditionnelle, que l'on appelle également *va'a* en tahitien, surmontée d'un grément vivant : un jeune arbrisseau dont le tronc fait office de mât et le feuillage sert de voile.

L'artiste est représentée par la galerie Maubert (Paris).

ALICE GAUTHIER

Née en 1989 à Paris. Vit et travaille entre le Finistère et Paris.

Diplômée de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 2012 puis du Royal College of Art, à Londres en 2014, Alice Gauthier développe une pratique mêlant dessin, peinture, estampe et installation. À travers ces différents médiums, elle explore son intérêt pour les quatre éléments.



Portrait d'Alice Gauthier
© DR

Alice Gauthier brouille les frontières entre le minéral, le végétal et l'aquatique grâce à sa palette chromatique aux forts contrastes. Ainsi, ses paysages peuvent être perçus comme un mélange entre des chaînes de montagnes, une végétation dense et des alluvions déposées par le lit d'une rivière. Cette ambiguïté nourrit le caractère onirique de ses paysages, qui semblent surgir de rêves.

La série *C'est par là* dépeint une figure féminine déjà omniprésente dans le travail de l'artiste. Ce personnage l'intéresse non pas pour son apparence ou sa représentation, mais plutôt pour ce qu'il est capable de véhiculer. Dans cette série, Alice Gauthier emploie une peinture dominée par des teintes de rouge et de noir, qui plongent le personnage, mais également le visiteur, dans une atmosphère intrigante.

L'artiste est représentée par la galerie Dilecta (Paris).

LÉA HABOURDIN

Née en 1985 à Lille. Vit et travaille à Paris.

Diplômée de l'École Estienne à Paris et de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, Léa Habourdin travaille à la fois la photographie, l'estampe et le dessin.

Depuis 2020, elle parcourt et documente des forêts primaires, à la rencontre de celles et ceux qui les habitent. Au fil de ces échanges, elle recueille les récits, les savoirs et les liens qui unissent ces habitants à leur environnement forestier. Accompagnée de conservateurs des Réserves Naturelles de France, elle prend en photographie les arbres et les paysages.



Portrait de Léa Habourdin
© DR

Avec sa série *Images-forêts : des mondes en extensions*, l'artiste crée une série de tirages colorés par des pigments végétaux. Du jaune vif des feuilles de bouleau au rose pâle des pétales de coquelicot, en passant par la gaude, le bois de Pernambouc ou la persicaire, la représentation des forêts est à la fois sauvage, singulière et très évanescence.

Son œuvre *With (avec)* est ici composée de 138 photographies inédits, présentés sous la forme d'une installation entièrement pensée pour l'espace de la Fondation Bullukian. Elle teint ses photographies sur des tissus avec diverses plantes tinctoriales (immortelle, artichaut, pelures d'oignon). Chaque tirage est impossible à reproduire puisqu'il se révèle, par cette technique, avec une couleur unique.

ANTINEA JIMENA

Née en 1985 à Mexico. Vit et travaille à Paris.

Diplômée de l'École supérieure d'art du Pays Basque, Antinea Jimena développe une pratique à la croisée des mondes végétal et humain, qu'elle déploie à travers le dessin, la peinture et la performance. Son travail interroge les paysages et les corps, en explorant la singularité et la fragilité du vivant.



Portrait d'Antinea Jimena
© Yann Bagot

Initiée en 2015, la série *Fissures* de terre évoque le séisme du 19 septembre 1985 qui a dévasté la ville de Mexico. L'artiste utilise ici le papier d'amate, « papier écorce », comme une seconde peau : un miroir de la terre et des corps, avec leurs imperfections, leurs fissures et leurs transformations.

L'œuvre *Cihuapapalotzin* (« honorable femme-papillon » en langue nahuatl) représente ici la silhouette de sa sœur. Quelques jours après la réalisation de ce dessin, le 19 septembre 2017, un nouveau tremblement de terre frappe la ville : certaines routes deviennent alors inaccessibles, notamment celle menant à la colline de Cihuapapalotzin. L'artiste réalise cette œuvre où des papillons s'échappent de la silhouette de sa sœur, en hommage aux esprits de l'honorable femme-papillon. Antinea Jimena encre alors d'anciens dessins, les découpe en forme de papillons et les dispose autour du corps de sa sœur.

LAURENT LAFOLIE

Né en 1963 à Sens. Vit et travaille à Salies-de-Béarn.

Laurent Lafolie concentre depuis plusieurs années sa pratique artistique autour des techniques d'apparition et de perception de l'image. L'artiste s'intéresse aux supports, à l'expérimentation de la chimie, ainsi qu'aux processus de tirage de ses photographies.

.*BLANK* est un projet qui rassemble des photographies de forêts incendiées. Durant l'été 2023, des incendies particulièrement dévastateurs ont ravagé les forêts siciliennes. L'artiste découvre l'hiver suivant l'incendie et décide d'en capturer les vestiges. Il s'attache à montrer que l'essence même du vivant réside dans une alternance entre ce qui s'altère et ce qui se reconstruit.

Les photographies sont réalisées à la chambre photographique, une technique qui nécessite un temps long à la fois d'installation et de prise de vue. L'artiste réalise ensuite les tirages par gravure laser sur carton recyclé, car la progression lente de la brûlure du laser sur le support, fait écho à l'action du feu sur les paysages naturels.

Les œuvres se composent d'images de forêts ravagées, d'arbres calcinés, de surfaces carbonisées et de ciels saturés de fumée, où l'horizon semble disparaître progressivement. Pourtant, au cœur de cette destruction, affleurent déjà les prémices d'un renouveau.



Portrait de Laurent Lafolie
© MSchroe

L'artiste est représenté par la galerie Binome (Paris).

FABIEN MÉRELLE

Né en 1981 à Fontenay aux Roses. Vit et travaille à Tours.

Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2006, Fabien Mérelle développe un univers personnel dans lequel ses sujets basculent souvent vers le rêve et l'imaginaire.

Toujours vêtu de son pyjama rayé bleu et de son débardeur blanc, Fabien Mérelle devient lui-même ce personnage qui traverse les épreuves, capable de réaliser l'impossible : changer de taille, se décomposer, s'envoler ou même parler aux morts.

La nature occupe une place essentielle dans son travail : inspirés des paysages de son enfance, ses dessins témoignent d'une relation fusionnelle et complexe entre l'être humain et son environnement.

La sculpture *Tronçonné* illustre l'idée de l'interdépendance avec la nature et les conséquences des actions humaines. Tel un gisant, le personnage se transforme progressivement en arbre : sa partie inférieure est découpée en rondins de bois, tandis que de fines branches émergent de son corps à l'image d'une nature renaissante.

L'artiste est représenté par la galerie By Lara Sedbon (Paris), la Wilde Gallery (Genève), et la Keteleer Gallery (Anvers).



Portrait de Fabien Mérelle
© DR

FLORIAN MERMIN

Né en 1991 à Longjumeau. Vit et travaille à Paris.

Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2015, Florian Mermin mêle dans sa pratique sculptures, installations, objets, et récits autour des mondes végétal et animal et de leurs multiples métamorphoses. L'artiste puise son inspiration à la fois dans son environnement immédiat et dans un imaginaire riche de références multiples.



Portrait de Florian Mermin
© Adrien Thibault

L'œuvre *Peaux* est une sculpture en bronze patiné présentant une forme hybride. Serait-ce des gants en bois, en corne, une matière organique ou bien une peau presque momifiée ? La patine du bronze accentue cette illusion saisissante d'une matière énigmatique, semblable au cuir. Mi-humaines et mi-animales, ces deux mains griffues laissent transparaître les lignes et les rides de la peau, comme si elles conservaient une présence vivante malgré leur immobilité.

Pensée comme une seconde peau, l'œuvre évoque les pattes d'un animal mystique issu d'un conte de fées, tandis que ses longs doigts crochus font indéniablement penser à des mains de sorcière, mais aussi à l'écorce d'un arbre. Cette forme hybride crée une tension dramatique avec des mains capables, dans un même mouvement, de caresser ou bien de griffer et détruire tout sur leur passage.

L'artiste est représenté par la galerie 22,48m² (Romainville).

GINA PANE

Née en 1939 à Biarritz. Décédée en 1990 à Paris.

Diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en 1966, Gina Pane est une artiste plasticienne française dont le travail est aujourd'hui présent dans de nombreuses collections publiques et privées.

Sa démarche artistique s'inscrit dans le mouvement de l'art corporel, dans lequel elle réalise des actions et performances. À partir de 1968, l'artiste s'isole dans la nature et réalise des actions in situ pour se mettre en relation direct avec les éléments naturels qui l'entourent.

Les performances de l'artiste témoignent de son attachement au sol et à la terre comme points de départ de la vie et d'un cycle perpétuel : le corps devient alors le principal vecteur du langage et du sens.

Ses photographies, telles que l'œuvre *Terre protégée II, Pinerolo 1970*, s'inscrivent dans une série que l'artiste nomme « constat d'action ». Ces diverses images permettent ainsi de conserver une trace de ses performances et d'en saisir l'instant. À travers à cette démarche, Gina Pane devient dès les années 1970 l'une des principales représentantes de l'art corporel en France.



Portrait de Gina Pane
© DR

FILM LA NUIT DU PAPILLON

Réalisé par Nadja Anane et produit par Déborah da Silva

Une nuit, la 100^{ème}.

Au pied de Luna, l'arbre millénaire, les tronçonneuses grondent. La seule chose qui les empêche de mordre l'arbre de leurs dents de métal, c'est la toute petite humaine, Julia, perchée sur sa cime. Julia vit à 60 mètres au-dessus du sol, nichée dans les branches de Luna, un séquoia géant. Elle s'apprête à passer une nouvelle nuit sur une plateforme en bois si petite qu'elle ne peut pas s'y allonger entièrement. Une nuit de fièvre, une nuit de tempête. Une nuit où un lien étrange va se créer entre elle et le bûcheron de garde. Une nuit qui pourrait être la dernière. Personne ne lui en voudrait si elle abandonnait...



Affiche du film *La nuit du Papillon* réalisé par Nadja Anane et produit par Déborah da Silva.

Julia Lorraine Hill est une militante écologiste américaine née en 1974. Entre le 10 décembre 1997 et le 18 décembre 1999, elle accomplit un exploit unique en vivant pendant 738 jours consécutifs au sommet d'un séquoia millénaire de la forêt de Redwood, en Californie. Installée sur une petite plateforme de fortune à 55 mètres au-dessus du sol, elle choisit de faire de son propre corps un rempart pour empêcher une entreprise forestière de couper cet arbre géant, qu'elle baptise Luna. Pendant deux ans, elle affronte le froid, les tempêtes et la solitude pour attirer l'attention du monde entier sur la destruction des forêts primaires. Son combat se termine par une victoire historique lorsque l'entreprise accepte enfin de préserver le séquoia ainsi que tous les arbres situés dans un rayon de 60 mètres autour de lui.



Entretien avec Deborah da Silva, productrice du film *La Nuit du Papillon* et fondatrice d'Ilha Productions.



Portrait de Deborah da Silva ©DR

En tant que productrice, qu'est-ce qui vous a amenée, avec la réalisatrice Nadja Anane, à vous intéresser à l'histoire de Julia Butterfly Hill ?

J'avais découvert l'histoire de Julia Hill il y a quelques années, au détour d'un reportage sur son combat. Lorsque Nadja est venue me voir avec son scénario, le coup de cœur a été immédiat. Elle m'a parlé du livre que Julia avait écrit pour raconter de l'intérieur cette aventure hors du commun, menée à la fin des années 1990 : plus de sept cents jours passés dans les branches d'un séquoia pour empêcher son abattage. Ce qui nous a saisies, c'est que ce geste, occuper un arbre pour alerter sur la cause écologique, n'a rien perdu de son actualité. Julia avait vingt-trois ans quand elle s'est lancée dans ce défi. Comment un combat aussi lointain peut-il encore résonner dans l'esprit des jeunes d'aujourd'hui ? C'est cette question qui nous a mises en mouvement.

Avant toute chose, avant même d'engager la production, nous avons souhaité obtenir la bénédiction de Julia Hill. Comme pour nous porter chance, et par souci éthique aussi : le film n'est pas un biopic, mais son aura infuse le scénario, sa figure tutélaire a toujours été là. J'ai lancé une bouteille à la mer, un message déposé sur son blog. Julia avait pourtant dit clairement dans la presse qu'elle ne souhaitait plus s'exprimer à ce sujet, qu'elle avait bien d'autres choses à raconter que de relater une énième fois son expérience dans Luna, son séquoia géant. Elle a malgré tout accepté de nous rencontrer en visioconférence, puis nous a donné son accord pour rendre hommage à son combat dans notre film. C'est la première fois qu'elle accédait à une telle demande depuis qu'elle est redescendue de Luna.

Restait à adapter cette histoire pour la rendre contemporaine, sans angélisme ni moralisation. L'ambition était avant tout de proposer une expérience de cinéma, à la croisée du film de genre, de la fable sylvestre et du récit à impact. La canicule qui vient de traverser la France, les alertes sur la nécessité de replanter et de protéger les arbres, les appels de militants à occuper des forêts menacées : le film ne pouvait pas être plus actuel, hélas. Il montre aussi que l'art peut porter un message politique sans assertivité : c'est une vision artistique qui est offerte au spectateur ; elle fait son chemin en lui, et le récit se coconstruit ensuite avec lui.

Il y a enfin une raison plus intime. Depuis que je suis mère de deux enfants, je suis traversée par la question de l'héritage et de la société que nous leur laissons. Dans quel monde avons-nous envie de les voir grandir ? À quoi voulons-nous les sensibiliser ? Comment en faire des citoyens éclairés et tenter de ne pas répéter nos erreurs ? En produisant ce type de récit, en portant ces histoires vers un public plus large, dans une forme qui ne se place jamais dans la posture du sachant, je crois que l'on peut toucher davantage de monde, et notamment les plus jeunes. Pour changer les sociétés, il faut changer les récits. Les histoires que nous choisissons de raconter aujourd'hui façonneront les générations de demain et leur capacité à se mettre en mouvement.

Quel parti pris artistique avez-vous choisi pour cette fiction ? Pouvez-vous notamment revenir sur les choix de réalisation et les innovations mises en œuvre lors du tournage ?

Le parti pris de Nadja était radical : tourner en décor naturel. Encore fallait-il trouver le séquoia.. Il n'existe plus de forêt primaire en France, et les séquoias y sont le plus souvent isolés. Après plus d'un an de repérages et une dizaine de lieux visités, nous avons trouvé l'arboretum de Puéchagut, dans les Cévennes. Installer une plateforme et une tente à quarante-cinq mètres du sol était un défi en soi ; tourner au plus près de la comédienne, Armande Boulanger, en était un second. Une grue a permis de hisser la planche de bois et la tente au sommet de l'arbre, des cordistes assuraient la comédienne et les techniciens, et nous la guidions depuis le sol par micro. Armande s'est entraînée à l'escalade pendant quatre mois. Il fallait enfin coordonner plus de cinquante personnes sur le plateau sans abîmer le lieu, où des essences rares cohabitent dans un équilibre fragile.

Pour articuler ce tournage en décor réel avec le studio, nous avons scanné la forêt par drone. Ces images ont ensuite été incrustées sur le plateau virtuel de la Fabrique France.tv, où le séquoia a été entièrement reconstruit pour les scènes de la plateforme, soit six mois de travail. Nous avons tourné avec une technologie encore très novatrice, la prévisualisation en temps réel, la *previz* on set : le décor de synthèse apparaît directement dans l'image, sur les retours moniteurs. La réalisatrice voit immédiatement le résultat de ses prises, les techniciens adaptent la lumière en temps réel aux acteurs comme à l'environnement numérique, et la comédienne peut jouer avec un monde qui n'existe pas encore. On gagne en précision et en justesse.

Le raccord de lumière entre les extérieurs et le studio a été l'un des plus gros enjeux du film, notamment pour les séquences de nuit dans l'arbre. La tempête a été tournée avec une soufflerie géante, et l'univers fantasmagorique de la nuit du cauche-mar a été créé en effets visuels par Les Tontons Truqueurs. C'est enfin un film de femmes, porté par des femmes à tous les postes clés, et tourné dans un souci constant d'éco-production, en cohérence, jusque dans sa fabrication, avec le sujet même du film.

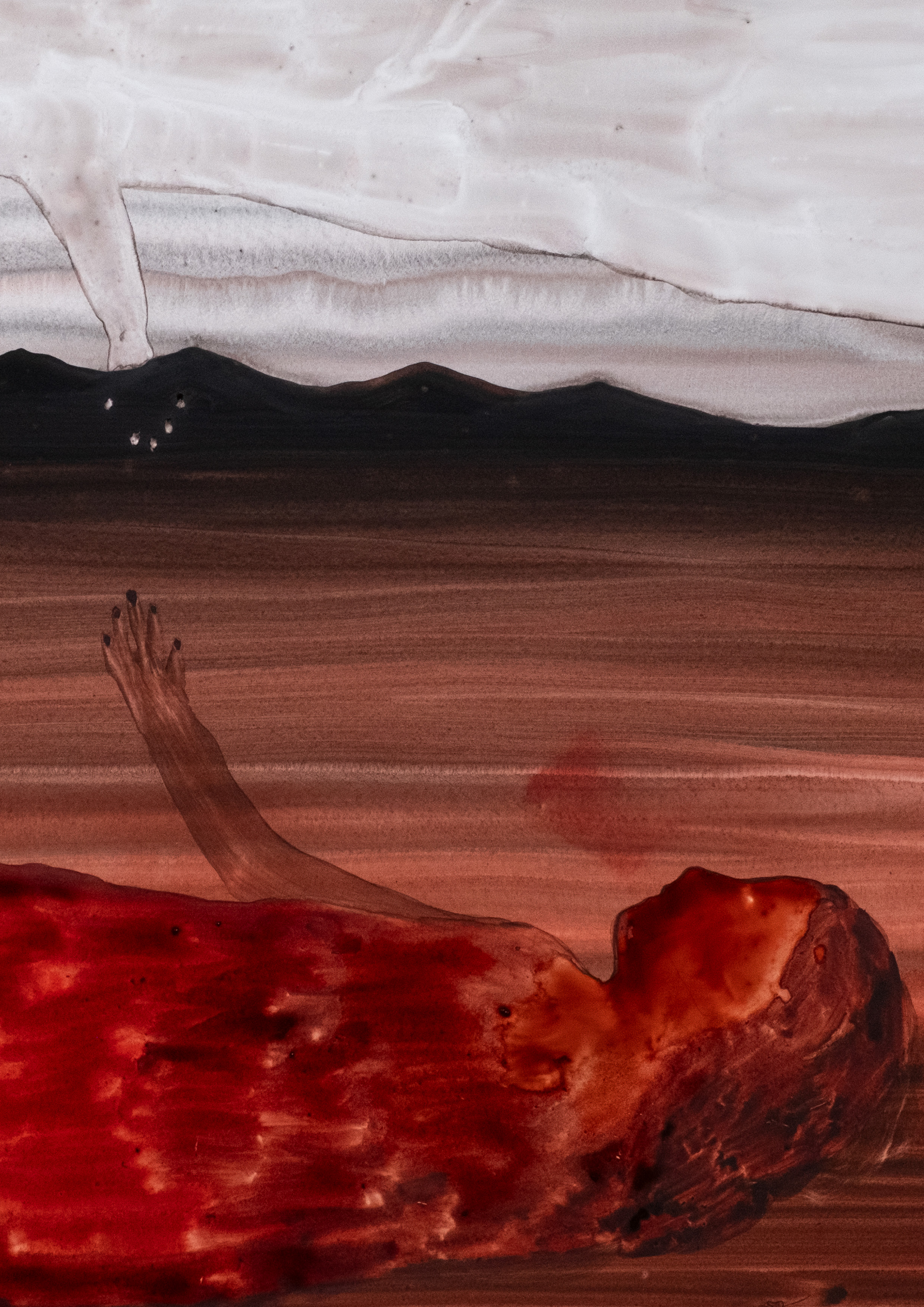
En quoi le parcours de Julia Butterfly Hill et son engagement résonnent-ils particulièrement avec les luttes et les enjeux contemporains ?

Dans les années 1990, Julia a été considérée comme une hippie un peu folle. Son combat, pourtant relayé par toutes les chaînes nationales de l'époque, a été largement moqué. Elle est aujourd'hui une icône de l'écoféminisme et la pionnière du tree sitting, cette méthode militante qui consiste à habiter un arbre pour alerter les pouvoirs publics. Ce renversement dit quelque chose de notre époque : les luttes qui semblaient marginales hier sont devenues centrales. Des forêts occupées aux mobilisations de la jeunesse pour le climat, on retrouve partout le geste inauguré par Julia : engager son corps, dans la durée, pour défendre le vivant. Son parcours rappelle aussi ce que coûte un tel engagement, physiquement, intimement, en particulier pour les femmes. C'est cette part silencieuse que le film cherche à faire entendre.

Quelle est l'actualité de ce projet et quelles sont ses perspectives de diffusion et de développement ?

La vie d'un film ressemble parfois à celle d'un papillon : il se déploie, voyage, se pose là où on ne l'attendait pas. *La Nuit du Papillon* poursuit ainsi sa route en festival, en France et à l'international. Le film a été présenté en compétition officielle au Seoul Eco Film Festival, à Dinan et à Ouaga Côté Court, et a reçu le prix de la meilleure fiction aux Rencontres Cinéma Nature. Il a également fait l'objet d'une masterclass à Clermont-Ferrand, avec le CNC, consacrée à ses défis de production. À l'automne, il sera projeté au Grand Rex dans le cadre de notre sélection au Cannes Indie Short Festival. D'autres rendez-vous se dessinent : des projections dans des lieux exceptionnels, des masterclass dans des écoles et des universités, des conférences avec des scientifiques reconnus pour que le récit continue de circuler et de faire dialoguer cinéma, science et engagement. Et puis il y a les César 2027, dont nous entamons la campagne. Une sélection en compétition officielle serait une belle reconnaissance pour un court métrage indépendant. Nous y allons avec l'humilité de celles qui savent le chemin exigeant, et la confiance de celles qui l'ont déjà vu, plusieurs fois, s'ouvrir.





AUTOUR DE L'EXPOSITION

VISITES COMMENTÉES

Visites des expositions le samedi
Tous les samedis à 16h.
Gratuit, sans réservation.

Visites sur réservation
pour les groupes constitués
(scolaires, association, etc)
Gratuit, sur réservation :
publics@bullukian.com

ATELIERS CRÉATIFS

Bullu'kids (5-10 ans)
Samedi 17 et 24 octobre
Mercredi 21 et 28 octobre
Mercredi 18 novembre
Samedi 28 novembre
Samedi 19 décembre
de 10h15 à 12h45

5 euros, sur réservation :
publics@bullukian.com

Adolescents (11-18 ans)
Samedi 31 octobre
de 10h15 à 12h45

10 euros, sur réservation :
publics@bullukian.com

Adultes
Samedi 14 novembre
Samedi 12 décembre
de 10h15 à 12h45

15 euros, sur réservation :
publics@bullukian.com

CONFÉRENCE

Avec Deborah da Silva, Nadja Anane
en partenariat avec la Confluence des
Savoirs

Date à venir.
Gratuit, sur réservation :
communication@bullukian.com

VISITES PATRIMONIALES

Autour de nos bâtiments et du jardin
Samedi 3 octobre
Samedi 7 novembre
Samedi 5 décembre

de 11h à 12h
Gratuit, sans réservation.

Retrouvez l'intégralité de la programmation
sur le site internet de la Fondation Bullukian
et réservez vos activités directement en ligne.

SÉLECTION DE VISUELS



Laurent Lafolie, *série .BLANK*, gravure laser sur carton recyclé d'après photographie à la chambre 4x5, contrecollage sur dibond, 60 x 75 cm, 2024



Fabien Mérelle, *Tronçonné*, bronze, 120 cm x 100 cm x 300 cm, 2018



Gina Pane, *Terre protégée II*, Pinerolo, juin 1970, tirage photographique positif monochrome au gélatino-bromure d'argent sur papier RC, 100 x 67,5 cm, 1970

Inventaire n°2007-1091
Collection MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne



Sara Favriau, *Le brin d'une herbe jaillit à qui la vie déborde*, pin d'Alep, eucalyptus, arbuste et cordes en chanvre, environ 2 m x 1 m, 30 kg, 2024



Antinea Jimena, *Cihuapapalotzin*, installation murale, encre sur papier amate, épingles, aimants papier amate, 240 x 110 cm, 2018

SÉLECTION DE VISUELS



Léa Habourdin, *Image-forêts PC04947*, pigments d'indigo sur papier coton, 100 cm x 70 cm, 2020-2023



Florian Mermin, *Peaux*, bronzes patinés, 13 cm x 20 cm x 35 cm chaque main, 2015



Tamas Dezsö, *Ladder*, sculpture en bois composée de fragments tombés provenant de 52 arbres centenaires, 230 cm x 105 cm x 85 cm, 2025



Lélia Demoisy, *Cedrus deodara - la descendance*, plant de cèdre deodara issu de l'arbre à l'origine du projet, 2024

Tous les visuels présents dans le dossiers de presse sont disponibles sur demande : communication@bullukian.com

BULLU'LAB - EXPOSITION DE KIRTIKA KAIN

En parallèle de l'exposition collective *Des faits comme défis*, l'espace Bullu'lab de la Fondation Bullukian s'inscrit dans le parcours officiel de la 18^{ème} Biennale de Lyon - Art contemporain.

Il accueillera une exposition de l'artiste Kirtika Kain, dont le commissariat est assuré par Catherine Nichols, commissaire invitée de la Biennale. L'artiste présentera également l'une de ses œuvres au Musée d'Art Contemporain de Lyon.

KIRTIKA KAIN

Née à Delhi et basée à Sydney, Kirtika Kain examine la manière dont les hiérarchies sociales oppressives et les structures de pouvoir se transmettent de génération en génération, depuis une position façonnée par l'expérience du déplacement et de l'altérité.



Kirtika Kain dans son atelier aux Parramatta Artists' Studios, 2024 © Garry Trinh

Sa pratique mobilise des matériaux fortement chargés symboliquement tels que la limaille de fer, l'or, le vermillon et le bitume, substances historiquement liées au travail manuel, au rituel et aux systèmes de valorisation. À travers des procédés alchimiques et expérimentaux d'impression, Kain transforme ces matières en surfaces denses et lumineuses. Répétition, geste manuel et sédimentation structurent son approche, mettant en évidence les histoires incorporées dans la matière et le travail inscrit dans sa transformation.

Les installations conçues pour la Fondation Bullukian prolongent cette recherche à l'échelle architecturale. Accumulation matérielle et composition rigoureuse génèrent un environnement où extraction, dévotion et hiérarchie se rencontrent. L'or et les résidus industriels coexistent, évoquant à la fois le rituel sacré et les économies d'exploitation. La transformation devient stratégie esthétique et acte politique, reconfigurant des matériaux associés à des formes de travail hiérarchisées en signe d'autorité visuelle.

Dans le cadre thématique consacré aux économies, Kain aborde les structures de caste, de classe et de rituel qui façonnent les régimes de valeur. Son travail examine la manière dont la valeur s'inscrit dans la matière, le geste et l'ordre social hérité. En réinvestissant des substances liées à des systèmes hiérarchiques, elle met en lumière les mécanismes par lesquels les inégalités se perpétuent et se normalisent. Cette présentation introduit en Europe une pratique d'une grande rigueur matérielle et d'une réflexion approfondie sur le pouvoir, le corps et la légitimité culturelle.



18^e Biennale de Lyon Art contemporain

19.09–13.12.26

Passer d'un rêve à l'autre
To pass from one dream to another

19.09–13.12.26

18th Lyon Biennale
Contemporary Art

Directrice artistique : Isabelle Bertolotti
Curatrice invitée : Catherine Nichols

« *Passer d'un rêve à l'autre / To pass from one dream to another* », titre principal de la 18^{ème} édition de la Biennale d'art contemporain, s'inspire des traboules - ces passages singuliers qui traversent cours et immeubles lyonnais - pour interroger la manière dont on passe d'une perception à une autre, d'un rêve collectif à un autre. Lyon, ville carrefour du commerce et de l'industrie, devient le point de départ d'une réflexion sur l'économie, ici entendue comme l'ensemble des processus par lesquels des êtres interdépendants acquièrent, transforment et font circuler ce qui soutient leurs existences.

S'appuyant sur les écrits de Walter Benjamin et les Principes d'économie poétique de Robert Filliou, Catherine Nichols conçoit un projet situé entre critique et invention. Là où Benjamin montre comment le capitalisme produit un rêve collectif dont il s'agit d'interrompre la continuité, Filliou propose d'expérimenter d'autres formes d'économie à travers des pratiques artistiques et sociales. La Biennale de Lyon s'attache ainsi à ces moments où l'évidence du présent se fragilise et où d'autres imaginaires deviennent possibles.

Déployé sur plusieurs sites emblématiques de Lyon, le parcours articule des dimensions entrelacées : l'industriel aux Grandes Locos, le relationnel au Musée des Tissus et des Arts décoratifs, et l'existential au mac^{LYON}. L'économie y est envisagée au-delà de sa dimension monétaire : elle inclut les formes d'attention, de soin, de relation et d'imagination qui structurent la vie collective.

Conçue comme un passage, la Biennale invite à parcourir la ville autrement et à expérimenter d'autres manières de faire et de penser l'économie.

LA FONDATION BULLUKIAN

Si Napoléon Bullukian (1905-1984) n'a pas connu la Fondation qui porte son nom, il lui a assurément transmis sa confiance en l'avenir, son humanisme et son courage. Son engagement pour la recherche médicale, le soutien aux artistes ou l'aide au peuple arménien sont au cœur de nos trois missions.

Imprégnée du parcours de vie et des valeurs de son fondateur, la Fondation Bullukian s'efforce de conjuguer au quotidien : création et recherche, attention et ouverture à l'autre, décroïsonnement et partage des savoirs. Elle s'engage ainsi aux côtés de celles et ceux qui s'efforcent d'ouvrir des voies nouvelles dans la recherche du bien commun et de l'utilité publique.

Située en plein cœur de Lyon, la Fondation Bullukian reconnue d'utilité publique et riche et fière des fondations qu'elle héberge, abrite un centre d'art contemporain à ciel ouvert qui défend une approche singulière de l'art.

Ce vaste ensemble pluriel et modulable de près de 1 500 m² accueille une programmation ambitieuse d'expositions temporaires, de rencontres et d'activités de médiation, afin d'encourager la création, l'expérimentation et l'accès de l'art auprès de tous les publics.

Ce lieu ouvert et chaleureux, qui encourage des installations inédites et plurielles propices à une culture en mouvement, se veut un incontournable du centre-ville lyonnais.

Jean-Pierre Claveranne,
Président de la Fondation Bullukian



INFORMATIONS PRATIQUES

Exposition collective *Des faits comme défis*
présentée du **19 septembre au 19 décembre 2026**
au **centre d'art de la Fondation Bullukian** (Lyon).
Commissariat : Fanny Robin

Exposition **de Kirika Kain**
présentée du **19 septembre au 13 décembre 2026**
dans l'**espace Bullu'lab** de la Fondation Bullukian.
Commissariat : Catherine Nichols

Journées presse : du 16 au 18 septembre de 10h à 19h

Journées professionnelles : du 17 et 18 septembre de 10h à 19h

HORAIRES DU CENTRE D'ART

Entrée libre,
du mardi samedi de 11h à 18h.
Fermeture les jours fériés.

ACCÈS

Bus - 2/14/15/29/58/88 (Bellecour)
Métro - A/D (Bellecour)
Parking - Antonin Poncet, Bellecour
Vélo'v - Antonin Poncet, Bellecour

CONTACT PRESSE

Alicia Abry
communication@bullukian.com
Visuels disponibles sur demande.

FONDATION BULLUKIAN

26, place Bellecour
69002 Lyon
bullukian.com



@fondationbullukian
#fondationbullukian